

CLICHÉS NEW-YORKAIS

Sémir BADIR

Au printemps 2000, profitant de l'invitation que Jan m'a tendue pour un colloque qui doit se dérouler à l'Université Yale, je découvre New York pendant quelques jours. Au retour, je lui envoie ces clichés. Sa réponse me terrorise: non content de tenir « absolument » à ce que je les publie, il me suggère de les compléter pour en faire un petit livre. J'espère qu'il aura plaisir à relire ces clichés désuets. Je n'y ai ajouté que les astérisques, en guise d'obturateur, pour lui rappeler qu'après dix-sept prises bien entendu le film est épuisé.

*

Certaines rues de New York, midtown, ont les proportions du vieux Lucques: voies étroites et quadrillées, immeubles hauts, raides, fermés au monde. Seules les dimensions ont varié avec l'immigration.

*

Les cartes postales elles aussi ont d'autres dimensions. Au premier coup d'œil, ce n'est pas perceptible, mais la boîte dans laquelle j'ai l'habitude de les ranger m'a per-

mis de le dessiller: mes cartes postales new-yorkaises n'y entrent pas.

*

Variante sémiotique: les passages pour piétons sont réglementés par les injonctions lumineuses «Don't walk» et «Walk». À la manière de notre feu orange (pour les voitures), «Don't walk» apparaît d'abord en clignotant, et la fréquence de ces clignotements s'accélère pour aboutir à la fixité. Système fait pour des piétons experts.

*

Autre injonction-recommandation, déjà remarquée à Londres: «Watch your step». En français, ce serait: «Attention à la marche». Le français formule un monde d'objet, un monde à regarder et à connaître. L'anglais crée un monde plus interactif.

*

New York n'est pas moins bilingue que Bruxelles. Grand nombre d'avertissements publics sont en espagnol.

*

L'eau courante, m'a assuré Herman, est de très bonne qualité. J'avais cependant l'impression, quand je me rinçais la bouche, de broyer des clous rouillés.

*

Ce qui est courant aussi, dans le moindre coin de verdure, ce sont les écureuils, adorables créatures. Je suppose toutefois que, si j'étais New-Yorkais, je les abhorrais autant que les pigeons (également nombreux).

*

À un vernissage, une femme m'aborde, me propose de la suivre dans une autre galerie, m'invite à dîner, s'inquiète de mon logement. Tout cela en deux minutes.

*

Dans un square, alors que je me repose sur un banc public, une autre femme me demande un autographe. Je ne pose pas de question ni ne reçois d'explication. Elle est repartie aussitôt, l'air content.

*

Bill Clinton, en revanche, m'a raté. De peu, il est vrai : la 5^e avenue a été bloquée pendant toute une après-midi pour notre rencontre. Si bien que le bus que j'avais emprunté afin de me rendre à son rendez-vous a été durablement arrêté. Ah ! quelle inadvertance de sa part !

*

Nous marchions Herman et moi vers un coin de rue animé où se tenait posté un grand noir à l'allure de Forest Whitaker dans *Ghost Dog*. À dix mètres de distance, et comme nous allions à sa rencontre, celui-ci pointe le doigt

sur Herman et se met à l'invectiver comme un procureur général à un procès d'assises. Mother fucker... Go back where you come from... ai-je saisi. Par chance, on m'avait rapporté la veille un incident tout à fait similaire. De fait, nous sommes passés à son côté sans encombre.

*

On se fait fréquemment aborder à New York. Préparé à ce qu'on me réclame quelques sous, je présente, sans attendre la requête, un visage fermé. La demande, cependant, se révèle différente: «What time is it?» Mais qu'ont donc les New-Yorkais à demander l'heure, alors que la ville est parsemée d'horloges publiques? (Mais comment se fait-il qu'à Bruxelles et à Liège, il soit devenu à peu près impossible de demander l'heure à un passant?)

*

Dans le train, et alors que le temps est encore frisquet, passent quatre jeunes et puissants Black men, torse nu, les jeans pendant à mi-cuisse. En dessous (et, dans un certain sens, également au-dessus), ils portaient des sortes de shorts épais, peut-être des pantalons de jogging.

*

Secouer la tête négativement pour marquer son assentiment? Mais c'est la chose la plus ordinaire, apparemment. Ainsi, la personne assise devant moi, dans ce même train, à qui je demandais la permission de déposer mon manteau

au côté du sien, n'a pris la peine d'expliciter verbalement son geste que parce qu'il me voyait indécis sur la suite à donner : «No problem!»

*

Au Whitney Museum, les strollers ne sont pas admis le week-end. Que sont des strollers? avais-je hâte de savoir, aussitôt rentré que plongé dans le dictionnaire. Voici la scène que, par les bons soins des conservateurs, j'ai réussi à éviter : des cohortes de voitures d'enfant, des mêlées de landaus vagissant, des assauts de poussettes attrape-tout.

*

Dans les musées, à plusieurs reprises, j'ai vu des gardiens prendre plaisir à regarder les œuvres exposées. Au Guggenheim, par exemple, impossible de déloger l'un d'entre eux du meilleur point de contemplation d'un Cézanne.

*

Un soir, j'achète une pizza et une bière dans un fast-food. La bière, une Coors, est en bouteille; or, je ne vois pas d'ouvre-bouteille. Avec mon pauvre anglais, je demande «Where can I open the bottle?». On me fait une brève réponse que je ne saisis pas. Pourtant je fais semblant d'avoir compris et vais m'asseoir dans l'espoir que l'observation m'instruira davantage. Hélas, je n'ai à mes côtés que des buveurs de Coca. Comme j'ai très soif, je finis par retourner au comptoir. «Twist off», entends-je enfin. Oui,

twist off, décapsuler quoi, mais comment? où? Alors on commence d'apercevoir que je suis le dernier des idiots, et on ouvre la bouteille devant moi. Twist off: c'était à dévisser! J'ai poussé un grand Ah, comme si l'on m'avait montré le Saint-Graal. (Plus jamais je ne me moquerais des Japonais en vacances en Europe.)